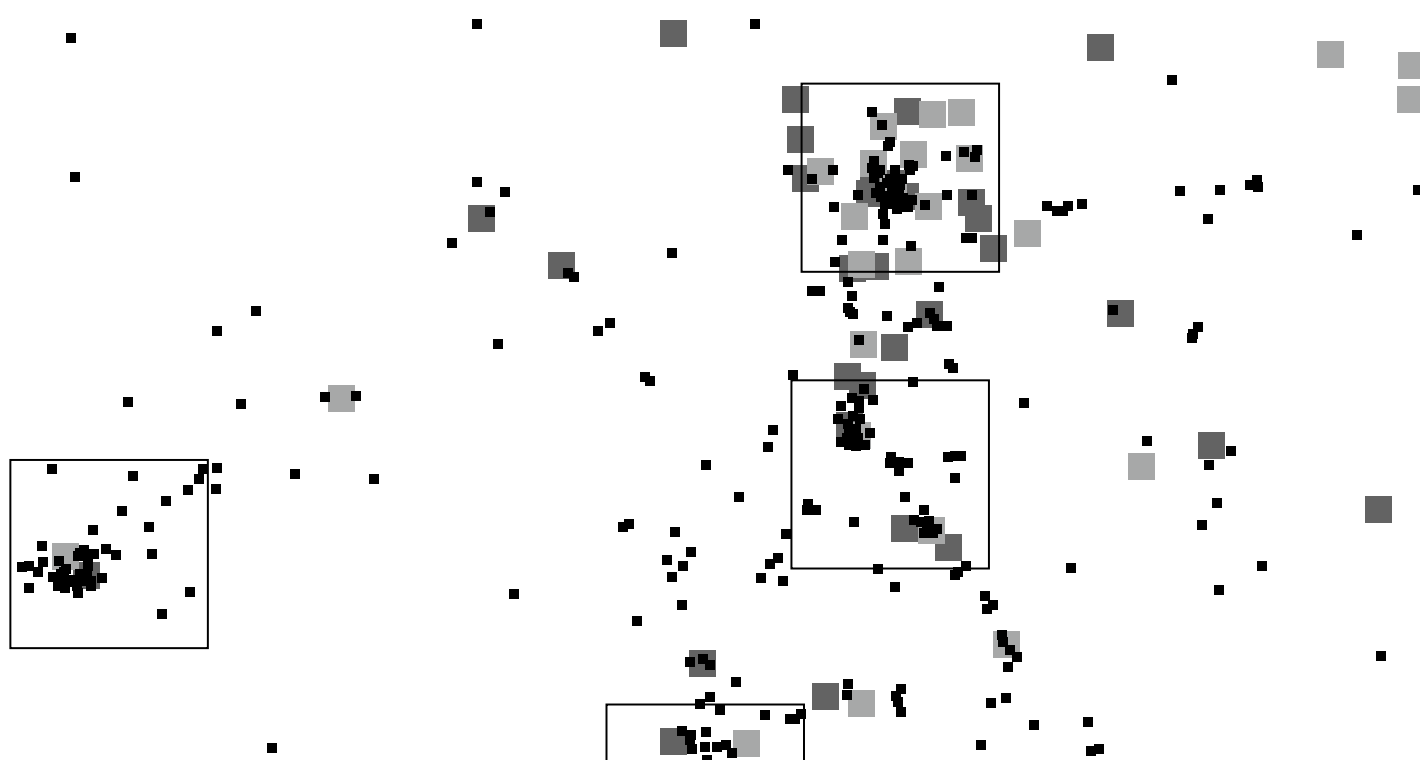




En parlant avec la ville.
La construction symbolique de la urbanité.

Par Mauricio ANAYA

Décembre 2010

Les notes de recherches « Territoires et Développement Durables » ont pour but de contribuer au débat interdisciplinaire autour des problématiques de l'évolution des sociétés et du développement des territoires urbains et ruraux. Elles sont éditées par l'école d'urbanisme de Louvain, sous la responsabilité du prof. Bernard Declève.

Les notes 2010/ 2 à 2010/10, rédigées par des doctorants de l'école, constituent les travaux préparatoires de la session 2010 du séminaire doctoral 'Habitat et Développement', qui constitue une des contributions régulières de l'école d'urbanisme de Louvain au programme de l'école doctorale thématique en développement territorial.

L'édition 2010 de ce séminaire avait pour propos de jeter un regard interdisciplinaire sur l'évolution et les formes des centralités urbaines. Elle a été organisée à Louvain-la-Neuve (Belgique) les 2 et 3 décembre 2010. Nous remercions les doctorants pour leurs contributions et les membres de leurs comités scientifiques qui ont bien voulu relire les notes et nourrir de leurs commentaires les débats des cinq ateliers.

Participants du séminaire

Doctorants et post-doctorants :

Mauricio Anaya, Priscilla Ananian, Patricia Alvarez, Jean-Marie Baschizi, Mario Cicolecthia, Valeria Cartes Leal, Bianca De Marchi, Roseline De Lestrang, Julie Deneff, Aniss Mouad Mezoued, Lee Roland, Michèle Trandat-Pition, Serena Van Butsele.

Enseignants - Chercheurs UCL:

Bernard Declève, Bernard Francq, David Vanderburgh,

Invités :

Paolo Colarossi, Université de Rome 'La Sapienza' / Rosanna Forray-Claps, PUC Chili / Andres Loza Armand Hugon, UMSS et municipalité de Cochabamba, Bolivie / Jacques Teller, LEPUR -Ulg.

<http://www.uclouvain.be/loci/ecole>

© EDT-Développement territorial – 2010
ISSN 1378-3505

En parlant avec la ville.

La construction symbolique de l'urbanité

Introduction

Notre relation avec la ville est une relation qui se base sur la communication, dans la ville nos déplacements sont dépendants de l'organisation de l'espace réel, mais nos esprits et notre sociabilité répondent à l'espace symbolique ; avec nos pratiques nous parlons avec elle et elle nous répond, tout cela dans un langage de signes et de symboles que nous devons être capables de comprendre pour construire nos appartenances et nos identités. Mais comme Ronald Barthes se demandait dans « *L'aventure sémiologique* » comment pouvons-nous passer du métaphorique au réel quand nous faisons référence au langage de la ville?, Comment passer de la métaphore à l'analyse?

Cet article vise à explorer la dimension symbolique de notre relation avec l'espace et à se concentrer sur la centralité en tant que hiérarchisation symbolique et outil de communication. Cela pour mieux comprendre les articulations, entre espace physique et constructions symboliques, lesquelles, avec l'aide des images et des discours, structurent nos villes particulières, et notre identité face aux autres.

L'article est divisé en trois parties, la première est dédiée à une réflexion plutôt théorique sur la symbolisation et, notamment, la symbolisation de l'espace urbain de la ville et les constructions des images. La deuxième partie, prend comme exemple quelques lieux de la ville de Cochabamba pour traiter l'idée de la symbolisation comme générateur de centralité et, par conséquent, comme constructrice de ville; et finalement, nous verrons très rapidement l'importance de l'espace symbolisé comme fondateur de l'évolution urbaine de la ville.

La ville symbole et la ville symbolisée

Le constat que l'espace de la ville, comme milieu physique, est le support matériel des interactions sociales ainsi que son résultat, nous fait réfléchir aux différents niveaux de relation que nous avons avec lui. Au delà de son caractère de lieu d'échanges de services et de marchandises, l'espace urbain, est construit par des éléments formels lesquels ne sont pas seulement destinés à la structuration de l'espace ou orientés vers une fonction déterminée, mais aussi destinés à être compris et interprétés par la population, qui, à partir de cela, construira différentes représentations. En d'autres termes, l'espace de la ville est aussi le lieu de la sociabilité où les habitants, dans un jeu essentiellement politique, vont confronter leurs différentes représentations dans le but de se trouver une place dans les systèmes organisationnels et fonctionnels, et construire, ainsi, ses appartenances. Si nous nous concentrons pour un instant sur l'espace public comme le lieu de la sociabilité, où les messages se transmettent et s'interprètent, nous pouvons dire que cet espace appartient à l'ensemble de la population, et par conséquent, à personne, ce qui rend les appartenances fondamentalement symboliques et qui font de l'espace urbain un espace signifiant, comme tout espace humain (Barthes, 1985). « *L'espace constitue une catégorie primitive de l'activité symbolique, puisque c'est dans l'expérience de l'espace que se fonde la connaissance même que nous avons de notre subjectivité et de notre identité* ». (Lamizet, 2002 p.11). A manière d'exemplification du travail sur la sémiologie de l'habitat et de son organisation spatial, il est incontournable de faire référence aux « Tristes Tropiques » de Lévi-Strauss, qui dans une approche essentiellement sémantique analyse les particularités, même s'il s'agit d'une échelle assez réduite, de la organisation spatial d'un village Bororo au milieu de l'Amazonie Brésilien.

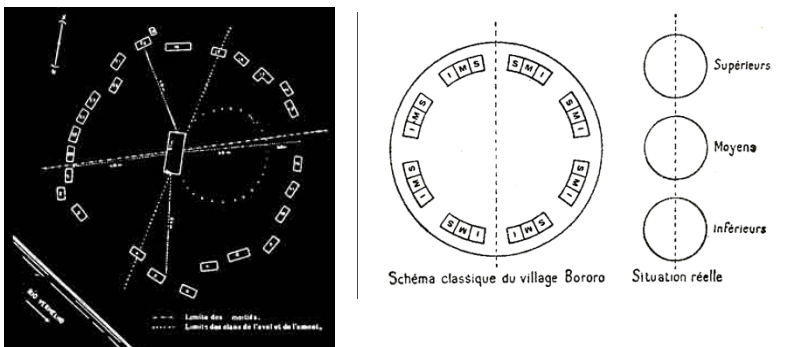


Fig. 2
Schéma illustrant
la structura sociale
apparente et réelle du
village Bororo,
Claud Levi-Strauss

Fig.1
Plan du village Bororo.
Claud Levi-Strauss

Habiter la ville c'est, avant tout, la partager, mais, de la même façon comme nous partageons les espaces, les bâtiments et les services, en mettant en jeu de logiques fonctionnelles et économiques qui organisent nos activités, la ville, devient aussi un élément de médiation au moment de partage ou de confrontation des logiques symboliques qui recouvrent les activités et les éléments physiques où elles se déroulent, ce qui fait de l'espace urbain de la ville un système symbolique et de médiation qui se structure à partir d'une dialectique entre l'individuel et le collectif (Lamizet, *ibid.*). Dans ce sens, habiter, c'est aussi lire et interpréter les symboles, les formes symboliques et les stratégies qui coexistent dans l'espace urbain, puisque c'est à travers d'elles que les habitants, en les insérant dans leurs processus d'appropriation, façonnent de manière conjointe la dimension culturelle de la ville. Cette dimension culturelle de l'espace rejoint, donc, le champ de la communication, de la sémantique, il devient porteur et transmetteur d'une signification. A sa réalité physique s'ajoute une réalité sémantique « *qu'il est hors de question de cerner avec précision* » (Monnet, 2000). Dans ce sens Roland Barthes ajoute: « *le symbolisme doit être défini essentiellement comme le monde des signifiants, des corrélations et surtout de corrélations qu'on ne peut jamais enfermer dans une signification ultime.* » (Barthes, 1985 p.267).

Tout d'abord il faudra éclaircir certains éléments. Dans l'analyse du processus d'appropriation de l'espace, avec un regard sémiologique, il est important de comprendre la différence entre signifier et symboliser. Un espace devient symbole, dans le sens utilisé par Jérôme Monnet, au moment où il est capable de communiquer une signification collective et volontairement élaborée, et au contraire, un lieu ou un espace sera considéré comme un signe au moment où il sera attaché à un sens générique ou particulier (Monnet, 2000). Pour la ville de Potosí en Bolivie, *El Cerro Rico* (la montagne riche) peut servir de repère en signalant l'extrême sud de la ville ou représenter l'importante activité minière de la région, tout cela en restant dans l'ordre de signes, mais, elle peut aussi symboliser la richesse et l'opulence ainsi que la l'oppression coloniale, la cruauté et la mort, dans un période de l'histoire déjà dépassé, ou la misère et l'exploitation ouvrière, dans une époque plus récente. « *Je propose de considérer comme symboles les objets spatiaux dont l'identification intègre systématiquement et volontairement une dimension signifiant, au-delà d'une fonction signalisatrice.* » (Monnet, *ibid.* p.405) Le symbole comme matérialité qui comporte de l'immatérielle « *peut donc être défini comme un médiateur entre des registres différents de l'expérience et de la communication humaines* » (Monnet, 1998).

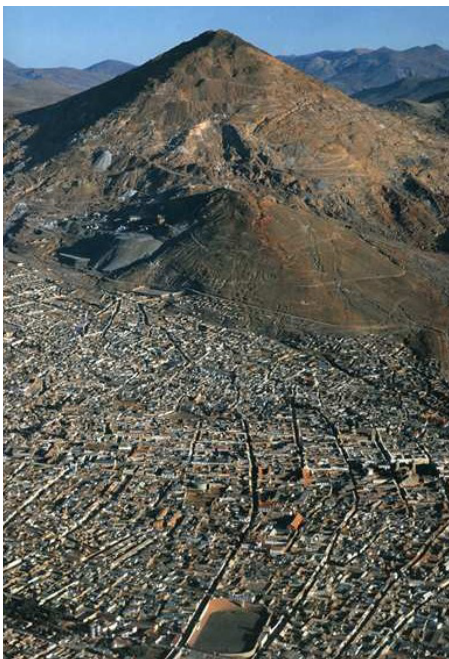


Fig. 3
El Cerro Rico de Potosí

Fig. 4
L'exploitation
des mines par la
population indigène
pendant la colonie

Fig. 5
Un minier du *Cerro
Rico*, Potosí Bolivie

Deuxièmement, selon les fondements de la sémiologie, et en l'expliquant d'une manière très générale, tout phénomène social est constitué par un système de signification lequel, au même temps, est structuré par l'élément à signifier, le signifié, et l'élément qui est utilisé pour signifier, le signifiant. Une image, considérée comme une unité symbolique, c'est-à-dire, comme système de signification, ne doit pas être prise comme la simple expression d'un signifié, il faut être conscient que la relation entre signifiant et signifié est une relation en constante reformulation (comme nous venons de le montrer avec l'exemple du Cerro Rico), c'est le poids de l'histoire qui, notamment dans le cas de villes, peut faire basculer l'équilibre entre ces deux éléments en révélant le caractère instable des systèmes de signification, dû aux modifications dans les relations sociales, où un signifiant peut changer de signifié ou ce dernier peut devenir le signifiant d'autre chose. « *Le rôle du signifié, lorsqu'on arrive à le cerner, est seulement de nous apporter une sorte de témoignage sur un état défini de la distribution signifiante* » (Barthes, 1985 p. 267).

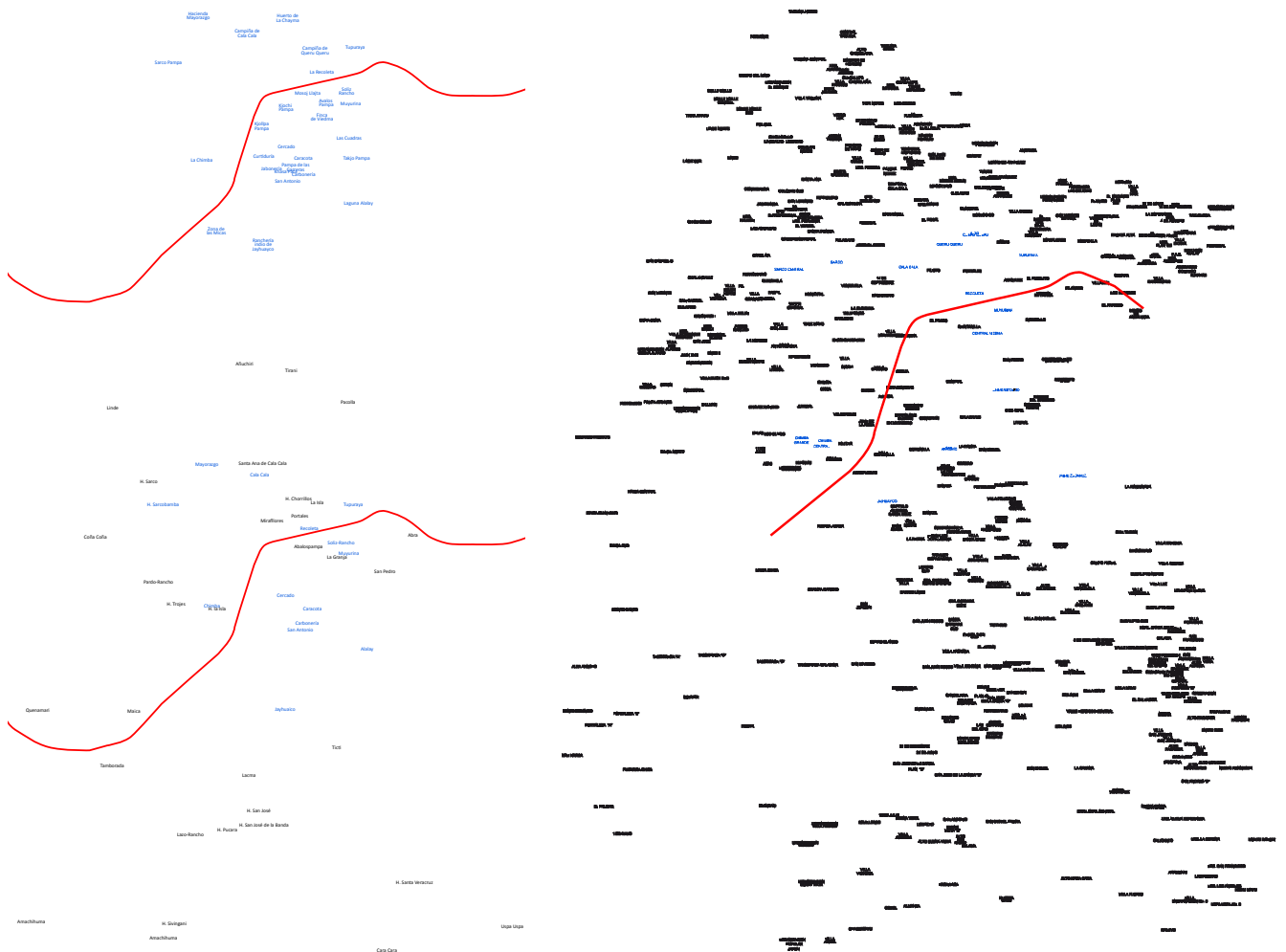
Comme troisième point, nous devons considérer deux aspects fondamentaux de l'image de la ville comme système de signification. D'un côté, les espaces symboliques répondent à des temporalités multiples. La nature matérielle des espaces peut faire que quelques symboles soient plus durables que autres, et d'ailleurs que les temporalités que concernent les significations peuvent être totalement différentes à celles des espaces et des éléments physiques. C'est ainsi que les supports physiques peuvent rester plus ou moins invariables tandis que les signifiés peuvent changer constamment ou disparaître. Et d'un autre côté, l'image de la ville comporte une double signification puisqu'elle est, au même temps, signifié et signifiant, elle exprime et elle est aussi exprimé (Ledurt, 1973), la ville exprime une façon particulière d'habiter ou une manière particulière de se mettre en relation avec l'espace (plus encore, si nous faisons la différence entre Cochabamba, Bruxelles ou Pékin par exemple), et elle est exprimée par sa configuration spatiale, fonctionnelle, ses monuments, etc. C'est dans les métaphores, comme celles de « *Cochabamba grenier de la Bolivie* », ou « *Cochabamba ville jardin* » où on peut aller chercher les rapports entre la ville comme signifié et comme signifiant, quand elle signifie une activité productive importante ou une rapport avec une cadre de vie proche de la nature, du verneur, et quand elle est signifié soit par les grandes zones agricoles ou par les boulevards et les parcs. Une image générale de la ville ne sera autre chose que l'ensemble, avec un degré d'organisation relative, en fonction des circonstances temporelles, de toutes les représentations qui visent à l'exprimer (Ledrut, ibid.).

En prenant en compte tout ce que nous venons d'exposer, il résulte évident que la ville, comme lieu de sociabilité, n'est pas la même pour tous, chacun d'entre nous la lisons d'une manière différente, et nous construisons des images d'elle à travers de ces lectures, de ces dialogues. « *La ville est un discours, et ce discours est véritablement un langage: la ville parle à ses habitants, nous parlons notre ville, la ville où nous nous trouvons, simplement, en l'habitant, en la parcourant, en la regardant.* » (Barthes, 1985 p.265). Mais si on parle d'un dialogue on parle, bien évidemment, d'un langage, un langage qui construit de rapports entre la ville et les habitants. Les significations dans les villes ne peuvent pas exister comme une caractéristique ou une valeur intrinsèque de la ville elle-même, elles existent grâce aux pratiques des ceux qui la habitent dans un moment déterminé. Les pratiques construisent et articulent les langages qui s'expriment dans un discours particulier en fonction de l'acteur concerné, en donnant forme à une image qui est composée par des figures ou des signes qui, à leur tour peuvent devenir de symboles.

L'image de la ville est une construction sociale, une production culturelle, nous pouvons dire que l'image de la ville ou une image de la ville, ne révèle pas directement ou concrètement la ville en soi, mais elle nous donne de l'information sur les rapports que les habitants ont avec elle. « *La ville est symbole et il y a une symbolisation de la ville, mais c'est dans l'image même, saisie dans et par le discours que se décèle ce que représente la ville pour l'homme et que se manifeste sous des figures diverses –c'est-à-dire se symbolise– la ville et ses aspects* » (Ledrut, 1973. p. 22). C'est ainsi que se lancer vers un analyse symbolique de la ville comporte deux grands niveaux, d'une part, décrypter les discours, comprendre ce que la ville signifie ou veut dire pour les habitants, et d'une autre, de quelle manière et à travers de quoi la ville s'exprime.

Toute production culturelle, y compris la construction des images, répond à des conditions

particuliers dans les relations entre les acteurs. Pour comprendre une image il faut connaître son processus de formation. Les processus de formation des images de la ville sont absolument liés aux dynamiques et processus de construction de la ville dans le temps, et la toponymie des lieux est, justement, une autre dimension de l'espace qui fait exister l'histoire dans la conscience des habitants en témoignant des permanences et des transformations importantes dans la structure spatiale et sociale.



« *El Rio Rocha* », le fleuve qui traverse l'axe nord sud de la ville portait le nom de « *Kunturillo* » à l'époque où les colonisateurs sont arrivés à la vallée, vers la moitié du XVIème siècle Martin de la Rocha, un personnage très influent à l'époque, grâce à sa liaison avec la couronne espagnole, décide de modifier le cours du fleuve pour diriger les eaux vers ses propriétés (Urquidi, 2008). Malgré les oppositions le fleuve se déplace et change de nom à Rocha, ce déplacement provoque des constants inondations jusqu'aux débuts du XXème siècle, moment où le fleuve est canalisé, en fixant sa position définitive, par construction de murs défensifs qui changent définitivement le paysage de la ville et la relation des habitants avec la rivière.

Dans ce cas, le changement de la toponymie du lieu nous révèle, d'une part, les origines de la forme actuelle de la ville ainsi que l'importance des jeux de pouvoir dans la construction de l'espace urbain. Si nous différencions les acteurs par rapport à leurs niveaux de pouvoir, nous trouverons qu'il y a de groupes d'acteurs, par exemple ceux qui se trouvent dans les niveaux de décisions politiques ou économiques, qu'ont plus de possibilités d'imposer ses images aux autres, et que, par conséquent, ont les moyens de modifier l'espace et influencer directement les pratiques et les représentations des groupes qu'ont moins de pouvoir ; il y aura, alors, une différence entre la fabrication et la consommation des images. Les groupes dominants vont mettre en place des stratégies et des actions pour diffuser

Fig. 6, 7 et 8
Noms des lieux de Cochabamba au XVIIIème, XIXème et fin du XXème siècle.
ANAYA, 2010

une image particulière, qui comportera toujours une certaine idéologie, et qui va générer différents degrés de dépendance parmi les groupes dominés. Pour analyser les images de la ville il sera nécessaire d'identifier, les spécificités des différentes images et, les groupes sociaux qui y sont associés, soit comme fabricateurs ou comme consommateurs, « les images des « urbanistes » et des groupes qui détiennent les pouvoirs décisions majeurs (économiques et politiques) sont-elles les mêmes que celles des groupes sans pouvoir –c'est-à-dire du « public »- et en particulier des classes dominées ? » (Ledrut, 1973 p.25).



Le symbolique comme générateur de centralité

Le processus de construction de villes a été marqué par la organisation et la structuration de l'espace en fonction des centres, c'est-à-dire, par la mise en place de systèmes hiérarchiques de relations fonctionnelles et sociales. Mais ce processus n'est pas mécanique, l'espace urbain ne s'organise pas de manière autonome ou par la simple implantation d'éléments structurants de fonctions ou de pratiques, c'est sont les conflits, les jeux de pouvoir qui orchestrent les changements. La ville met en scène de conflits entre acteurs, personnes, projets et aussi représentations. « L'espace urbaine se fonde sur la mise en œuvre de structurations et d'organisations symboliques et institutionnelles, et en particulier, sur l'inscription, dans l'espace de la ville, de divisions et d'antagonismes qui définissent, les uns par opposition aux autres, les acteurs de la ville et de son histoire » (Lamizet, 2002 p.115). Les caractéristiques des conformations urbaines représentent l'évolution de la quotidienneté des habitants insérée dans de logiques politiques qu'orientent les transformations de l'espace vers la lisibilité d'un régime de pouvoir ou vers l'organisation des fonctions à l'intérieur de certaines règles normatives. De cette manière la ville va être organisée à partir de la structuration de l'espace par des éléments forts et neutres qui donneront à la ville un rythme particulier grâce à l'opposition, alternance ou juxtaposition d'éléments (Barthes, 1985) dont les niveaux de force ou neutralité vont être définis par ses relations avec les aspects institutionnels, fonctionnels ou d'usage et représentations.

Pour pouvoir construire des représentations qui rendent visibles et compréhensibles les rythmes de la ville, l'analyse de centralités urbaines doit absolument, en plus des centralités commerciales ou d'accessibilité, liées aux dynamiques fonctionnelles ou économiques de la ville, ou des centralités politiques ou administratives liées aux dynamiques institutionnelles, considérer la centralité sociale (Monnet, 2000).

Selon Monnet, la centralité sociale est une expression des usages de la ville, elle est le résultat de la combinaison entre la fréquentation des lieux (y compris la fréquentation par

Fig. 9
Changement du cours
du Rio Rocha.
ANAYA, 2010

Fig. 10
Rio Rocha au du
XXème siècle

Fig. 11
Travaux de contention
du fleuve, début du
XXème siècle

Fig. 12
Ambiance du fleuve
avant la canalisation

Fig. 13
Ambiance actuelle du
fleuve

le regard), dans le cadre des pratiques spatialisées ; et de la présence de ces lieux dans les images et les discours socialement mobilisés. Ce type de centralité détermine l'importance des lieux, dans l'organisation fonctionnelle des pratiques et, dans l'organisation des représentations. Prenons comme exemple six lieux du centre de la ville de Cochabamba et essayons de déterminer ses degrés de centralité sociale. Le premier, c'est le croisement des avenues « *Ayacucho et Heroínas* », un point très important du système viaire de la ville, la rencontre entre l'axe nord-sud et l'axe est-ouest où on trouve le bureau central de la poste et des nombreux locaux commerciaux. Deuxièmement « *El Paseo del Prado* », le boulevard le plus important et fréquenté de la ville où on trouve un important nombre de restaurants et de lieux de sociabilité. Troisièmement prenons « *El Palacio Portales* » ancienne maison du « *Baron de l'étain* » Simon I. Patiño construit entre les années 1915 et 1925 devenu le centre culturelle le plus important. Comme quatrième lieu nous proposons « *La Cancha* », avec plus de cent mille m², est le lieu de commerce et de services le plus important de la ville, avec une influence à l'échelle de la région et du département. Comme cinquième, le monument dédié aux « *Heroínas de la Coronilla* », femmes héroïques qui ont défendu la ville pendant la guerre de l'Indépendance dans une petite colline au sud du centre (c'est aussi en commémoration de cet événement qu'on célèbre en Bolivie la fête des mères). Et finalement, « *El Cristo de la Concordia* », monument de 40,44 m d'hauteur (base compris) situé sur la colline de San Pedro à l'extrême est de la ville. Nous ferons cet exercice d'analyse à l'aide de trois cartes qui montrent: 1) Le système de transport public, 2) la situation des lieux d'importance de la ville, en ce qui concerne le tourisme, répertoriés par la municipalité, 3) la même carte, cette fois-ci élaboré par le *Centro de Estudios Superiores Universitarios*, CESU-UMSS, et 4) Les lieux qui ont été considérés comme importants, par des différents personnes dans le site web de partage de photographies *Panoramio*, certains d'entre eux sont localisables dans le plan de la ville à travers de l'insertion d'une image sur *Google Earth*.

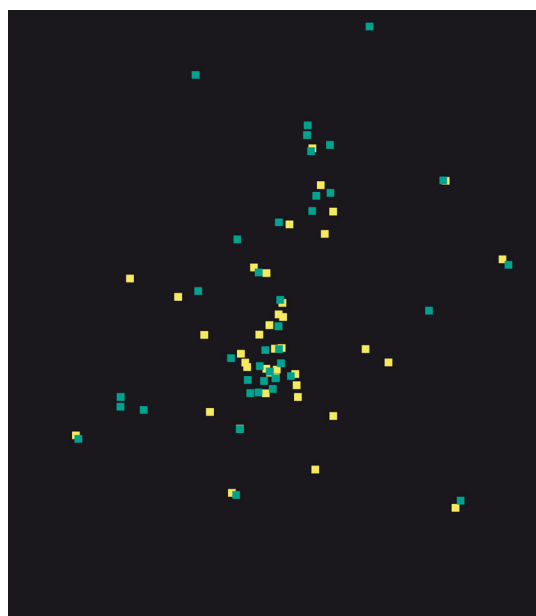
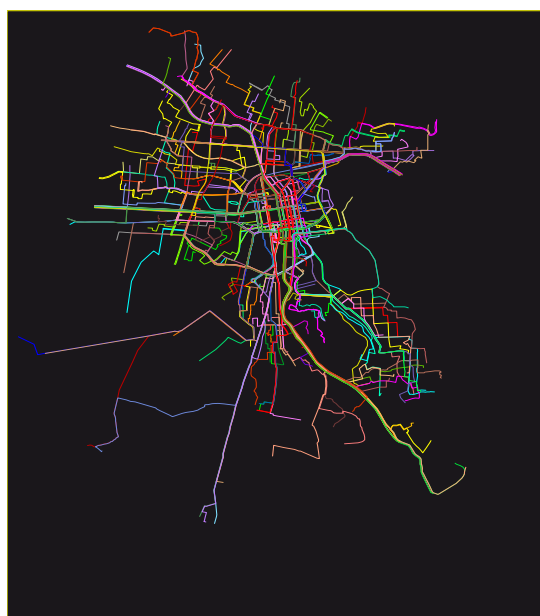


Fig. 14
Réseaux de transport public.
ANAYA, 2010

Fig. 15
Carte des lieux importants, superposition de cartes 1) et 2).
ANAYA, 2010

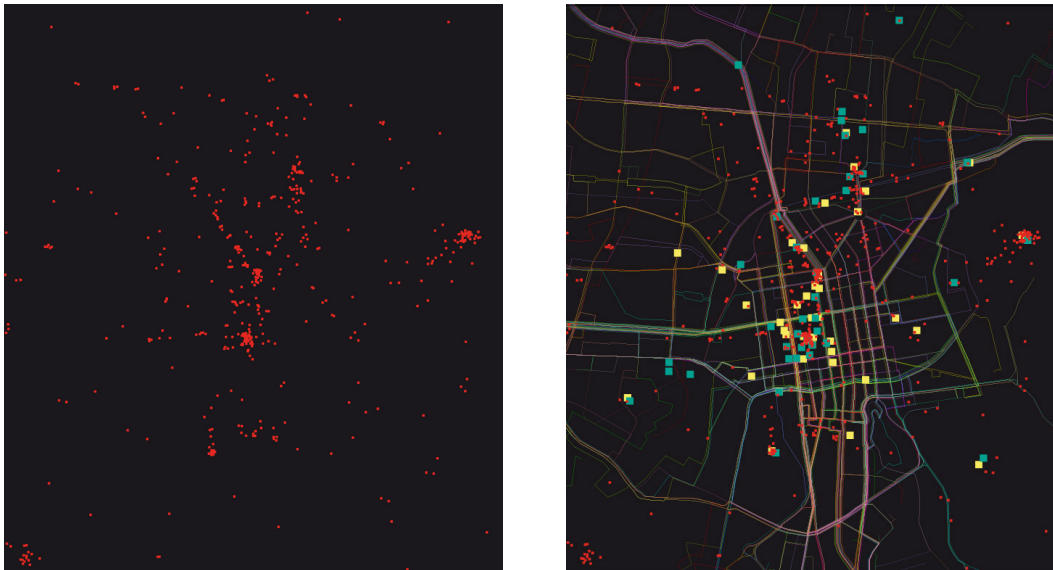


Tableau comparatif des six lieux choisis. Les lieux sont organisés par ordre décroissant des niveaux de centralité sociale de gauche à droite. ANAYA 2010

La petite analyse que nous venons d'effectuer nous montre deux choses importantes, d'une part, qu'une forte fréquentation ne signifie pas nécessairement un degré élevé au niveau de la représentation de l'espace urbain et vice-versa, et, d'une autre part, que pour avoir une idée plus précise de la réalité il faudra faire appel à plusieurs groupes de la population. Dans le cas du grand marché populaire sa présence comme élément important dans les représentations de la ville serait différente si on aurait une carte effectuée par le groupe de syndicats d'ouvriers par exemple.

Fig. 16
Carte qui illustre les lieux importants identifiés sur Google Earth. ANAYA, 2010

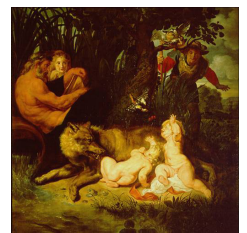
Fig. 17
Carte des centralités sociales du centre ville de Cochabamba. ANAYA, 2010

La centralité sociale, est une construction collective, elle peut être comprise comme l'emboîtement des centralités symboliques qui sont nées de la hiérarchisation de l'espace, d'un lieu ou d'un monument par un acteur ou un groupe d'acteurs en fonction de l'usage et de son importance symbolique ; par conséquent, elle est un élément qu'articule tout les autres dimensions de la centralité urbaine en donnant de la visibilité à la dialectique que se déroule dans l'espace publique entre l'individuel et le collectif. La centralité sociale met en jeux, sur l'espace publique de la ville, les discours et les images construits par différents acteurs.

L'identification des espaces comme points de rencontres entre plusieurs systèmes de signification peut conduire à les attribuer une valeur de centralité ou peut être le point de départ d'un aménagement symbolique (Monnet, 2000) qui spatialise une image intégratrice de la ville ou un pouvoir institutionnel.

De la symbolisation de la centralité à la ségrégation spatiale

L'homme a toujours eu le besoin de symboliser pour s'approprier des événements liés à la formation des villes, le mythe de Romulus et Remus est peut-être l'exemple qu'illustre le mieux ce phénomène. Rome, comme n'importe quelle autre ville, avait besoin de cette charge symbolique pour être plus que le résultat d'une centralité géographique (Barthes, 1985). La conquête de l'Amérique du nord avait comme mythe le paradis, où la construction d'une nouvelle vie dans une nouvelle terre promise été possible ; en partant de zéro, la colonisation du nord de l'Amérique n'ait l'image traditionnelle de la ville européenne pour créer un mieux cadre de vie (Maumi, 2008). Pour atteindre cet objectif, cette nature, sans propriétaire apparent, devait être domestiquée à tout prix, ce qu'a conduit à la quasi extermination des peuples originaires.



En descendant vers le sud le mythe était un autre, celui de la terre de richesses, une immense source d'or et d'argent qu'attend pour être exploitée. Dans l'Amérique du sud la colonisation européenne n'avait pas la logique de l'installation pour y vivre mais celle de l'exploitation. Le conquistador se trouvait en face à une énorme richesse et un système d'organisation sociale et territoriale très différent par rapport à celui du nord, lequel ne devait pas être éliminé mais dominé en coupant la tête des grands impaires précolombiens pour soumettre la population comme main d'œuvre pour l'extraction des richesses.

Fig. 18
«Romulus et Remus».
Peter P. Rubens

Fig. 19
«Dans les montagnes
de la Sierra Nevada»
Albert Bierstadt

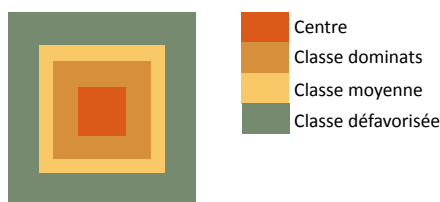
Fig. 20
Plan de la ville de New
Heaven,
William Lyon 1806

C'est ainsi que la genèse des villes coloniales consistait, en l'installation des centralités dédiées à garantir l'exploitation et le flux des ces ressources vers l'Europe, et, en rendre visible le nouveau pouvoir instauré sur le territoire.



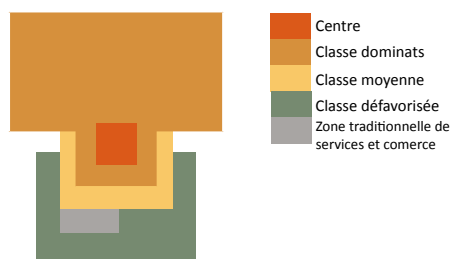
Bernard Lamizet explique que le processus de construction des villes peut être divisé en deux logiques contradictoires, la logique de la totalité qu'est représenté par la ville elle même et celle de l'ouverture vers l'extérieur, c'est-à-dire, l'ensemble des activités d'échange et communication (Lamizet, 2002 p.114). De cette manière, la ville structure les identités des acteurs dans l'histoire autour de cette dualité. Même si ce raisonnement peut expliquer assez clairement le processus de génération et d'évolution des villes d'une manière générique, les caractéristiques particulières des deux logiques décrites vont conditionner les résultats dans l'organisation fonctionnelle et spatiale. En ce qui concerne aux villes coloniales, la logique de totalité à été basée, depuis le début, sur l'exclusion sociale et spatiale. En nous appuyant sur les modèles de la structure urbaine des villes latino américaines, développés en 2002 par Alex Borsdorf, Jurguen Bhr et Michael Janoschka, lesquels nous nous sommes permis de modifier pour mieux les adapter à la réalité « Cochabambine », nous parcourrons brièvement l'histoire de la construction de cette ville pour observer comment la logique de ségrégation sociale et spatiale à été le fondement de sa naissance et continue encore à être le moteur de son développement.

-La phase coloniale de 1500 à 1800



Pendant cette période la fondation et les postérieurs processus d'organisation spatiale dépendaient directement de l'Espagne. La nature administrative du centre ville fait de la place son symbole le plus important. Elle organise l'espace en divisant la population hiérarchiquement, la proximité à la place était synonyme de pouvoir. Autour de cet espace la ville continuait à grandir de manière naturelle en fonction aux réglés établies.

-La première phase d'expansion de 1800 à 1950



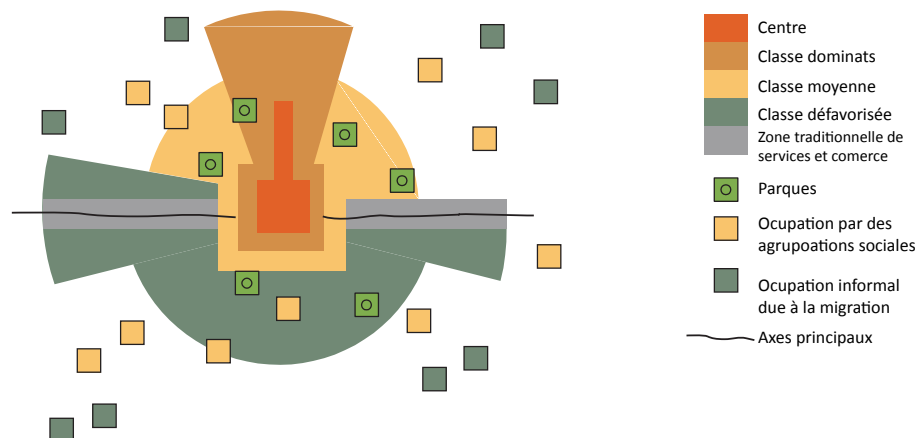
Le processus indépendantiste met en place une sorte de relais des groupes de pouvoir dans une succession hiérarchique, les élites oligarques prennent la place des élites espagnoles, phénomène qui ne change pas les conditions de vie de l'ensemble de la population. La place, en plus de son rôle administratif, acquit aussi dès maintenant un rôle commercial et reste encore un symbole très important auquel s'ajoutent les boulevards et

Fig. 21
Vase inca en or

Fig. 22
Plan de la ville Potosí,
Felipe Guaman Poma
XVIème siècle

promenades. A ce moment le développement de la ville répond au processus d'immigration et de déplacement des classes dominants vers le nord.

-La deuxième phase d'urbanisation de 1950 à 1980



La migration campagne-ville est beaucoup plus importante, elle est l'origine d'une micro-fragmentation (Link, 2008) due à l'occupation des morceaux de territoire par des organisations sociales et aussi par des groupes d'habitants qui s'y installent de manière irrégulière. La ville commence à voir les débuts de la croissance de l'aire urbaine sur les axes routiers importants. On assiste à l'émergence de symboles tels que les hauts quartiers et les quartiers marginaux.

-De 1980 à l'actualité



La ville continue son développement en fonction de la consolidation des anciennes occupations informelles et de l'apparition de nouvelles occupations, mais cette fois-ci, pas seulement au sud mais aussi au nord où elles cohabitent, dans certains cas, avec les nouveaux quartiers fermés des classes riches. Dans une espèce de colonisation à la nord-américaine,

ces quartiers, qui donnent le dos à la ville, s'enferment derrière des murs dans des espaces où la multiculturalité ne trouve pas sa place. Les bâtiments d'appartements, qui dans la tête de ceux qui sont sceptiques par rapport aux nouveaux changements politiques, garantissent un investissement assuré face à un contexte économique incertain, et ont connu, depuis très peu de temps, un développement assez important. La périphérie de la ville continue à accueillir la population moins favorisée, mais elle présente aussi un phénomène d'hybridation entre le contexte urbain et rural grâce à l'investissement des ressources venues de la migration vers les pays voisins, l'Europe, ou les Etats-Unis. Les quartiers fermés des classes riches, les bâtiments d'appartements, et les parcs publics fermés et payants, sont les nouveaux symboles de cette ville moderne.

Il est évident que les quartiers fermés ou les parcs publics payants ne sont pas les seuls éléments qui expriment les caractéristiques de la ségrégation spatiale et sociale (nous pourrions aussi parler de l'inégale distribution des réseaux de service basiques telles que l'eau, l'électricité ou les systèmes d'égouts), mais ils nous montrent que même s'ils répondent à l'idée d'une « *écologie de la peur* » (Davis, 2006) et au rêve d'un style de vie particulière, ils ont aussi des racines profondes dans l'histoire de l'évolution de la ville qu'à été marquée par la continuité d'un discours et d'une image fondée sur la séparation entre riches et pauvres, la ségrégation spatiale et la discrimination sociale.

Conclusion

La ville se développe autour des discours et des images que sont construits dans un dialogue constant, nettement symbolique, entre les habitants et l'espace. Il y a autant des images comme il y a des acteurs, mais ce sont les discours, et surtout, les discours qui ont eu la possibilité ou le pouvoir de s'instaurer et de rester, qui marquent les lignes de développement des villes modernes et qui mettent à preuve la capacité de la ville à réunir les gens, à être un véritable élément de médiation, Bernardo Secchi nous dit que ce n'est pas la guerre ni les changements politiques qui ont changé les formes des villes dans l'histoire, mais les changements dans la configuration des systèmes de solidarités, de tolérances, de compatibilités et d'incompatibilités (Secchi, 2006). Habiter la ville est faire partie de quelque chose, est pouvoir trouver notre statut de citoyen dans la relation avec l'autre et c'est, par conséquent, dans l'impossibilité de nous reconnaître dans les autres que la ségrégation sociale prend une réalité spatiale concrète. Est-il possible de générer des politiques capables de développer la reconnaissance entre la plus part de la population et de les exprimer dans la forme de la ville ? Et, à travers de quelles formes spatiales et types d'aménagement urbain pouvons nous redonner à la ville son rôle d'élément de médiation rendant visibles les politiques de intégration et de solidarité ?

Voilà les défis qu'une meilleure compréhension sur les formes d'habiter, les manières de construire nos espaces et, de dialoguer avec la ville, peut nous aider à surmonter.

Bibliographie

- **BARTHES**, Roland. *“L’aventure sémiologique”*, Ed. du Seuil, Paris 1985
- **BORSODORF**, Axel. *“Hacia la ciudad fragmentada. Tempranas estructuras segregadas en la ciudad Latinoamericana”*, Scripta Nova, Revista electrónica de geographia y ciencias sociales, vol. VII, num. 146(122) Barcelona 2004
- **BORSODORF**, Axel *“Cómo modelar el desarrollo y la dinámica de la ciudad latinoamericana”*, EURE (Santiago), Santiago de Chile, 2003
- **DAVIS**, Mike. *“Au-delà de Blade Runner. Los Angeles et l’imagination du desastre”*, ALLIA, Paris, 2006
- **BLANCO**, Federico. *“Diccionario geográfico, departamento de Cochabamba”*, CESU-UMSS, 2003
- **LAMIZET**, Bernard. *«Le sens de la ville»*. L’Harmatta. Paris, 2002
- **LEDROUT**, Raymond. *«Les Images de la ville»*, Ed. Anthopos. Paris, 1973
- **LINK**, Felipe. *«De la policentralidad a la fragmentación en Santiago de Chile»*. Centro-h, Revista de Organización Latinoamericana y del Caribe de Centros Historicos, 2008
- **MAUMI**, Catherine. *“USONIA ou le mythe de la ville-nature américaine”*, Ed. de la Villette L’Harmattan. Paris, 2008
- **MONNET**, Jérôme. *“La symbolique de l’espace: pour une géographie des relatins entre espace, pouvoir et identité”*, Cybergeog: European journal of Geography. 1998
- **MONNET**, Jérôme. *“Les dimensions symboliques de la centralité”*, Cahiers de Géographique du Québec, vol. 44, n°123, 2000
- **SECCHI**, Bernardo. *“Première leçon d’urbanisme”*, Ed. Pharenthèses. Marseille, 2006
- **URQUIDI**, José M. *“Nuevo compendio de la historia de Bolivia”*, Bibliobazaar, LLC 2008.

Editeur responsable :
Professeur Bernard Declève
Place du Levant, 1
B-1348 Louvain-la-Neuve, Belgique
bernard.decleve@uclouvain.be